

ROUGE DISTRIBUTION présente
une production L'ATELIER DOCUMENTAIRE



TOUTES LES VIES DE KOJIN

UN FILM DOCUMENTAIRE
DE **DIAKO YAZDANI**

*LA LIBERTÉ D'ÊTRE SOI-MÊME
AU-DELÀ DES FRONTIÈRES.*

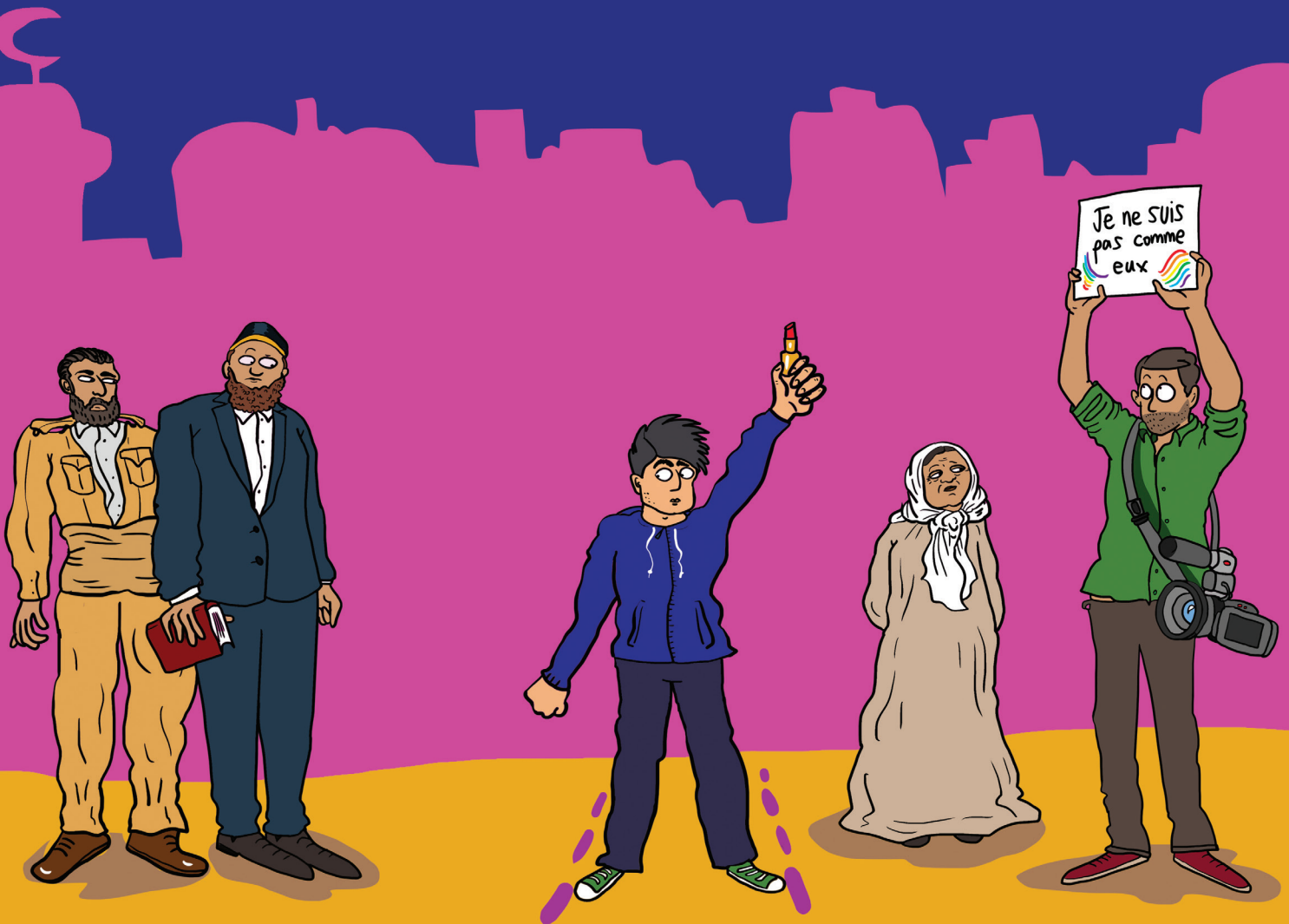


IMAGE ET SON DIAKO YAZDANI MONTAGE FLORENCE BRESSON MONTAGE SON MANUEL VIRAL MIXAGE XAVIER THIBAUT ETALONNAGE GADIEL BENEDETTI PRODUCTION RAPHAËL PILLOSID - FABRICE MARACHE - EMELINE BONNARDET
PHILIPPE RAYNAL AVEC LE SOUTIEN DE L'AIDE AUX CINÉMAS DU MONDE - CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE - INSTITUT FRANÇAIS, DE LA RÉGION NOUVELLE-AQUITAINE ET DE LA RÉGION ÎLE-DE-FRANCE EN PARTENARIAT
AVEC LE CNC, DE LA ROSE POURPRE - CINELAB, DE LA SCAM DISTRIBUTION FRANCE ROUGE DISTRIBUTION VENDEUR INTERNATIONAL ANDANA FILMS



INSTITUT
FRANÇAIS



L'Atelier documentaire



Scam*



ROUGE DISTRIBUTION présente
une production L'ATELIER DOCUMENTAIRE

TOUTES LES VIES DE KOJIN

UN FILM DOCUMENTAIRE
DE **DIAKO YAZDANI**

FRANCE
2019 - 87MIN - 16/9 - STEREO

SORTIE LE 12 FEVRIER 2020

Matériel téléchargeable sur
www.rouge-distribution.com

DISTRIBUTION

ROUGE DISTRIBUTION
emilie.djiane@rouge-distribution.com
servane.fournier@rouge-distribution.com
09 72 55 96 08

PRESSE

H.Elégant
Hassan Guerrar
Julie Braun 01 40 34 22 95
julie@helegant.fr

SYNOPSIS

Dans un documentaire à la première personne, Diako Yazdani, réfugié politique en France, retourne voir sa famille au Kurdistan irakien et leur présente Kojin un jeune homosexuel de 23 ans qui cherche à exister au sein d'une société où il semble ne pas pouvoir trouver sa place. Avec humour et poésie, le réalisateur livre un portrait émouvant où les rencontres des uns et des autres invitent à une réflexion universelle sur la différence.

ENTRETIEN AVEC LE RÉALISATEUR DIAKO YAZDANI

Pourquoi avoir choisi l'homophobie comme sujet ?

Ça s'est imposé à moi.

Jusqu'à l'âge de 18 ans, j'étais homophobe. Puis j'ai commencé à m'ouvrir à la question des sexualités. Le film Milk (2008) m'a ému sur la condition des homosexuels aux USA, ça m'a poussé à m'informer. Plus tard, en 2014, j'ai retrouvé un ami kurde iranien réfugié en Irak à cause de ses activités politiques. Il subissait une double violence, car il était également homosexuel et rejeté par sa famille. Très touché par son histoire, j'étais aussi en colère contre la société kurde et contre moi-même parce qu'on ne faisait rien pour cette communauté. C'est à partir de là que j'ai pris ma caméra et commencé à faire des images. Au départ, je voulais faire un film dénonçant l'inaction des intellectuels kurdes face à l'exclusion des homosexuels. Mais très peu acceptaient de témoigner parce que dans les sociétés kurdes, ce sujet est encore tabou. Les rares qui ont accepté n'avaient en tête que des clichés sur l'homosexualité. Alors j'ai décidé de parler des contradictions d'une société qui revendique la liberté politique des individus mais leur refuse les libertés sexuelles. Toute ma vie, j'ai entendu « Nous les kurdes on souffre, on est opprimés, dominés, marginaux etc ». Or, il ne peut pas y avoir de solidarité entre kurdes si nous sommes otages de l'homophobie. Pour la communauté LGBT, la sexualité n'est pas une question secondaire, c'est une question de vie ou de mort.

Pourquoi avoir choisi Kojin plutôt qu'un autre ?

C'est le seul à avoir accepté de faire ce film ! J'ai repéré Kojin sur les réseaux sociaux kurdes, il avait laissé des commentaires sur une page de soutien à la cause LGBT. Je lui ai fait part de mon projet et il a accepté. Ça faisait longtemps qu'il avait envie de parler, dans une société où il ne pouvait exister qu'en sortant la nuit. J'admire Kojin pour sa résistance et son courage.

Pourquoi avoir choisi d'intégrer votre famille au projet ?

Pour critiquer autrui, il faut d'abord être capable de faire son autocritique ! J'ai donc commencé par moi-même, ma famille, puis la société kurde. Quand j'en ai

parlé à ma famille, mon père, qui est un homme très religieux, donc respecté, était gêné d'aborder ce sujet face à la caméra. Il a accepté mais espère que le film ne sera pas vu là-bas. Ma mère, elle, voulait que je dise publiquement que je n'étais pas homosexuel, de peur que ma famille, qui vit en Iran, soit déshonorée.

Et vous avez souhaité apparaître aux côtés de Kojin...

Oui. Pour moi, c'était primordial d'être devant la caméra pour montrer qu'il n'y a aucune honte à parler de ce sujet. Je suis tellement en colère contre les intellectuels, les sages, les artistes, les cinéastes qui n'en parlent jamais... C'était également une façon de me solidariser de Kojin. En me promenant dans la rue à ses côtés, j'ai ressenti dans mon corps toutes les violences des regards et des mots qu'il subissait. J'ai compris ce mélange de haine homophobe et de désir malsain de la part des hommes à son égard.

Une forme de militantisme ?

Oui. Bien sûr. Je critique la domination masculine mais aussi la religion qui se sert de cette domination comme un instrument de contrôle des corps. J'admire énormément le combat des homosexuels et des féministes. Ce qui est fou, c'est que beaucoup d'hommes au Kurdistan Iraquien disent qu'ils ne sont pas homosexuels mais qu'ils veulent « niquer les enculés ».

Dans le film, Kojin dit vouloir changer de sexe puis il change d'avis. Ensuite il se cache de moins en moins. Comment expliquez-vous cela ?

Kojin n'avait pas conscience de sa situation lorsque nous avons commencé à tourner. Au Kurdistan Iraquien, il y a des problèmes d'éducation. Les gens ne connaissent pas la signification exacte des mots et confondent donc homosexualité, transsexualisme, hermaphrodisme... Kojin n'avait pas réussi à comprendre exactement ce qu'il vivait. Au fil des rencontres faites sur le tournage et à mon contact, il a commencé à connaître les mouvements LGBT. Témoigner lui a permis de s'analyser, d'affronter le regard des autres mais aussi de voir qu'il n'avait pas de place dans la société dans laquelle il vivait.

Est-ce que vous avez rencontré des problèmes de sécurité ?

Pendant le tournage, Kojin a commencé à vouloir s'affirmer dans la rue. Ma famille et moi avions peur qu'il lui arrive quelque chose. Avec ma caméra, j'étais toujours prêt à fuir. Comme Kojin. Même quand je filmais ma famille mes mains tremblaient. J'avais peur

qu'on nous dénonce. Et puis un jour, je n'ai plus eu aucune nouvelle de lui. Il était parti sans me le dire, j'étais très inquiet. Finalement, la seule scène vraiment dangereuse, c'est la confrontation entre Kojin et le groupe d'hommes. Ça m'a pris presque trois ans pour la préparer, trouver et convaincre deux religieux, deux traditionnels et deux intellectuels. Je cherchais des personnes qui possédaient une forme de compassion et d'autres qui en manquaient. Je leur ai fait croire que Kojin était un comédien de théâtre qui jouait un homosexuel. Un des hommes avait un pistolet (le port d'arme est autorisé en Irak)... J'avais très peur qu'il s'énerve.

Avez-vous été menacé ?

Non. Faire un film sur l'homosexualité me décrédibilise dans la société kurde mais ne me met pas en danger. Je crois que les menaces que je pourrais recevoir, viendront après la sortie du film. D'abord parce que je piège un imam célèbre en ridiculisant ses pensées islamistes. Ensuite, parce que j'affirme devant lui que je suis athée. En Irak, tous les imams pensent qu'il faut tuer les homosexuels et les athées. Celui qu'on voit dans le film, déplace une foule considérable de sunnites, chiites, chrétiens et yézidis de tout le pays. Une fatwa pourrait être émise contre moi.

Le documentaire fait des parallèles avec la perception de l'homosexualité en Occident.

Pensez-vous envisageable une évolution des mentalités au Moyen-Orient ?

La plupart des dirigeants politiques kurdes ont fait des études en Occident, ils sont donc plutôt ouverts, mais la question de l'homosexualité passe après la sécurité publique, les menaces de guerre, les attentats. La société civile est plus homophobe que l'état kurde iraquien. Il y a très peu de condamnations de personnes LGBT en Irak. Quand il y a violence, c'est le plus souvent un acte individuel plutôt qu'étatique. Pour moi, faire des films est une façon de combattre les masculinismes qui s'organisent partout dans le monde. Pas seulement au Moyen Orient, mais aussi aux USA, au Brésil, en France... Ça me fait peur de voir qu'ils se rassemblent contre le féminisme, contre le mariage pour tous et contre l'homosexualité. L'homophobie et les violences contre les homosexuels augmentent en France. Je me demande si cette violence disparaîtra un jour. Malheureusement, au Kurdistan d'Irak, avec une minorité d'islamistes au parlement, on ne pourra jamais faire passer une loi pour protéger les homosexuels car ces extrémistes menaceront de reprendre les armes. L'État ne veut pas

menacer la stabilité sociale, qui est déjà fragile, pour défendre la cause homosexuelle.

Alors il n'y aurait pas d'espoir ?

Je ne crois pas avoir le pouvoir de changer cette société, seul, avec un film. Ce n'est qu'un pas, j'espère qu'il y en aura d'autres. J'espère aussi que ce documentaire influencera des gens, comme je l'ai été après avoir vu Milk. Mais comment parler d'émancipation homosexuelle dans une société en guerre avec la Turquie d'Erdogan? La priorité de cette société c'est de survivre. Parfois je me dis «à quoi bon». Je suis fier d'être cinéaste pour dévoiler certaines réalités et en même temps je me sens lâche. Je ne crois plus au cinéma quand il y a la guerre, je me sens inutile à faire des films alors que mon peuple souffre d'un génocide.

Pourtant vous ne semblez pas si pessimiste, l'humour est un des fils conducteurs du film...

L'humour me permet de respirer et de ne pas pleurer. J'utilise souvent l'humour noir. Evidemment dans mon film, l'aspect comique est toujours dirigé vers les homophobes. Je ne voulais pas que ce film soit seulement tragique car dans toute tragédie, il y a des éléments comiques. Par exemple, l'imam, je le trouve tristement drôle. Je me sers de l'absurdité de ses actes, tout comme d'ailleurs je me sers de certains éléments qui font rire au sein de ma famille. Ce film c'est moi, avec toute ma colère et mon humour.

Quelle est la situation actuelle de Kojin ? Où est-il ?

Kojin est un jeune homme qui a souffert en Irak. Il a été victime de plusieurs guerres, celle contre l'Irak, celle contre les kurdes et celle contre les homosexuels. Il est venu en Europe dans l'espoir de vivre sans violence. Mais cela fait trois ans qu'il est en Allemagne, sans papiers, dans un camp de réfugiés, il n'a pas le droit de travailler ni de suivre un cours de langue allemande. Kojin attend parce qu'il ne veut pas retourner en arrière. Parfois il m'appelle, il en a marre et je ne sais pas quoi faire... Il se retrouve enfermé à l'intérieur d'un camp dans une nouvelle société kurde, toujours aussi homophobe. Il a quitté un emprisonnement social pour un autre. À la dernière gay-pride de Paris, j'ai vu des sans-papiers homosexuels qui manifestaient... Ce qui est triste, c'est que ces êtres humains ne sont bienvenus nulle part.

DIAKO YAZDANI

Biographie

Diako Yazdani étudie le cinéma pendant quatre ans à l'Institut Karnameh d'Art et de Culture à Téhéran. Là bas, sous la direction de Abbas Kiarostami, il réalise quatre courts-métrages. En 2011, contraint de quitter l'Iran, Diako s'installe à Paris où il obtient le statut de réfugié politique.

Filmographie

2016 **LE DEUXIEME CHEMIN**, court-métrage (fiction)

Production : l'atelier documentaire

Festival TOUS COURTS (Aix-en-Provence) - Sélection Officielle

2014 **DEUX FENÊTRES**, écrit et réalisé avec Nicolas Ducray

avec : Elodie Navarre, Darius Kehtari, Aude Pépin.

2013 **LES OMBRES PRENNENT DES COULEURS DANS LES MIROIRS**

Production : Kometa Films

Sélection au Festival Premiers Plans d'Angers (compétition française)

Prix Qualité CNC

FICHE TECHNIQUE

Images et son : **Diako Yazdani**

Montage : **Florence Bresson**

Musique : **Wassim Halal**

Montage son et mixage : **Manuel Vidal**

Etalonnage : **Gadiel Bendelac**

Producteur : **Raphaël Pillosio**

Production: **L'atelier documentaire**

Distribution: **Rouge Distribution**